

Périphérique

Ben, le traducteur des signes



Modi Ndziengui Diawara dit Ben, le pont entre malentendants et ceux qui parlent.



Ben, traduisant pour les malentendants, les ambitions d'Ali Bongo Ondimba, alors candidat à la Présidentielle de 2009.

Line Renette ALOMO

Libreville/Gabon

Dans l'univers du langage gestuel pratiqué à Nzeng-Ayong par la communauté des malentendants, vit un jeune homme exceptionnel. Il est l'interface, la connexion entre ceux qui s'expriment avec leur bouche et ceux qui signent. Sans lui, l'expression "langage de sourds" resterait confiné à son sens premier entre cette communauté et les personnes qui parlent. Au four et au moulin, Ben, c'est son petit nom, est toujours disponible, donnant ici un câlin, là un conseil, et surtout traduisant pour les profanes, ce parler de doigts et de bras.

Ce jour-là, nous préparons un reportage sur les enfants déficients auditifs qui ne peuvent poursuivre leur cursus scolaire, faute de cycle secondaire pour les accueillir. Mais comment communiquer avec les malentendants ? Comment ôter la barrière de la surdi-mutité lorsqu'on ne connaît le moindre signe de cette langue ? C'est ici que Ben, Modi Ndziengui Diawara, de son véritable patronyme, entre en scène pour traduire nos attentes et, inversement, nous donner les réponses

à nos questions. Sourire aux lèvres, Ben est là, donnant un câlin à une jeune enfant. « C'est pour capter leur intérêt. Les sourds n'entendent pas, il faut les toucher pour attirer leur attention », explique-t-il. « C'est plus qu'un frère, croyez-moi. Il est là quand on a besoin de communiquer. S'il venait à déménager, je le suivrai. Il est trop précieux », vante Aboubacar Ibrahim, son ami malentendant à qui Ben demande de temps en temps de lui rappeler qui était là à ses débuts dans son apprentissage de la langue des signes.

PETIT FRÈRE SOURD. En fait, Ben a un frère cadet, Mamadi, devenu sourd et muet à l'âge de 5 ou 6 ans, à la suite d'une méningite. Leur aîné, qui vit à Libreville, découvre l'École nationale pour enfants déficients auditifs (Eneda) de Nzeng-Ayong. Il veut que son petit frère suive un cursus scolaire. À l'insu de leur mère, qui tenait à son fils comme la prunelle de ses yeux, il emmène le petit et l'inscrit à l'Eneda. Ben, lui, restera à Tchibanga dans la province de la Nyanga, où il a ses activités dans une petite société forestière. De temps en temps, il vient rendre visite à son

cadet. Le rapport est si affectif entre Mamadi et lui, que la communauté des malentendants, que son frère côtoie, est impressionnée. Bertrand Nkouna, à l'époque président de l'Association des sourds-muets du Gabon (ASMG), lui suggère de lui apprendre le langage des signes pour qu'il les aide à communiquer avec les personnes qui entendent. Avec son petit frère parmi ces handicapés de l'ouïe et de la parole, Ben se sent obligé d'accepter. « Ils vont m'ouvrir leur univers, je peux enfin décrypter le silence de leur expression », avance M. Ndziengui Diawara. « Il constitue une forme de pont qui facilite la traversée entre deux rives. Sans ce pont, impossible d'avancer. La communauté des sourds dépend des interprètes en langue des signes. C'est pourquoi, nous avons pensé à leur formation », se souvient également Henri Bouegni Lepoko de l'ASMG, celui qui remettra à Ben, en 2005, un diplôme en bonne et due forme de fin de formation des interprètes. Car, entre-temps, Serges Okogho, lui aussi président d'une organisation, l'Association nationale des devenus sourds (Andes), va aussi solliciter

et former Ben aux mêmes objectifs.

ACTIVITÉ INGRATE. Pour ne point nourrir des querelles inutiles entre les multiples plate-formes de défense des droits des sourds, « je prends la résolution de travailler pour tous les sourds », tranche-t-il. La formation, très pratique, est rapidement assimilée par le jeune homme qui fréquente, assidûment, son nouvel univers. Nous sommes en 2001. Son premier travail d'interprète n'aura pas attendu le diplôme de l'ASMG, car Ben preste en 2003 lors d'une conférence internationale organisée par la Jeune chambre internationale (JCI), qui avait intégré un volet social dans ses activités. C'est aussi le début de l'aventure. Il apprend à connaître les membres de sa 2^e famille, leur psychologie, leur susceptibilité, leur travers. Il cultive la patience. « On ne peut gérer les sourds en étant colérique, car deux feux ne peuvent s'éteindre ». Comme une illumination, il découvre avec cette réponse que c'est peut-être ce qui lui vaut

tant d'estime et d'affection de la part de ses amis malentendants. Ben se consacre donc à traduire pour eux ce que disent les personnes qui parlent. « Au départ, c'était compliqué. En cas de souci, ils m'accusaient d'avoir mal traduit. » Une situation à créer le divorce, mais qui n'arrivera jamais. « J'ai survécu à toutes ces crises et, aujourd'hui, je les connais assez bien dans leur qualité et leur défaut. Et c'est plus facile de les accompagner ». Mais l'activité ne nourrit pas son homme. Il fait un break de deux ans. Retour dans son Tchibanga natal pour continuer ses activités forestières. Cependant, rien ne se passe comme prévu. Il remonte sur Libreville. Les malentendants l'accueillent et, cette fois, ne le lâcheront plus jamais. Bien que le métier ne nourrisse toujours pas son homme, Ben n'est pas regardant sur l'argent qu'il reçoit, il a la gratitude de ses amis et, c'est précieux. D'ailleurs, ils squattent avec les malentendants dans les maisons sociales de Nzeng-Ayong. « Il s'interpose parfois entre pro-

tagonistes, n'hésitant pas à arbitrer certains conflits. Voilà pourquoi 70% des sourds le préfèrent à d'autres », révèle M. Lepoko.

HÉROS MAL RÉCOMPENSÉ. Ben aura donc tout traduit. Les mariages, les sensibilisations et, même en 2009, la campagne politique. Ali Bongo Ondimba, alors candidat à la présidentielle anticipée de cette année-là, recourra à lui pour être entendu et compris des malentendants. Il a accompagné le candidat dans tous les arrondissements de la capitale. Son travail l'a également amené dans tout le Gabon, dans la sous-région, et même en France, lors du festival sourd métrage. Malgré le fait qu'il a toujours travaillé avec les Affaires sociales, il a fallu attendre l'arrivée de Jacques Basile Makosso à la tête de l'Eneda pour qu'il le convie au projet des classes de 6^e inclusives (des élèves malentendants en milieu entendant, notamment au collège Immaculée conception) pour que l'Etat offre à Ben une situation. « En 2013, c'est M. Makosso qui permettra qu'on m'intègre en qualité de main d'œuvre non permanente, grâce à l'aide du ministre délégué à la Prévoyance sociale, Marie Françoise Dikoumba », se remémore-t-il, en guise d'hommage à ces personnalités. Aujourd'hui, Ben ne s'imagine pas sa vie sans ses amis malentendants. En projet, il veut ouvrir une scierie pour employer majoritairement les malentendants. Mais avant, il veut se perfectionner, acquérir de véritables aptitudes à former, lui aussi, une relève qui fait cruellement défaut dans le secteur de la surdi-mutité à notre pays. Sera-t-il entendu de cet Etat qui ne sait pas récompenser ses héros ?



Ici, dans le cadre du projet des 6^e inclusives consistant à admettre des enfants déficients auditifs dans le cursus normal, notamment à Immaculée conception.



Ben posant avec son ami Aboubacar Ibrahim.